

## Massignon, le désir et la prière

par Nadjm oud-Dine Bammate

*« Lorsque le ciel se brisera et que les étoiles seront dispersées, lorsque les océans déborderont les terres et que les tombes seront bouleversées toute âme saura ce qu'elle a produit et ce qu'elle a laissé derrière elle. »<sup>1</sup>*

Par le désir violent d'éternité, mais d'éternité dans la justice, qui fit son existence, Louis Massignon rejoint la perspective eschatologique qui est une voie maîtresse de l'Islam. Au-delà de la pensée comme de l'action, seul importe le terme absolu où le destin d'un être s'accomplit parce qu'il vient coïncider avec sa vérité intérieure.

Pour Massignon, la réalité d'un être n'est pas dans les réseaux contradictoires d'opinions, de gestes et de péripéties, qui ne tracent guère que le contour externe d'une vie. « Je ne m'intéresse en aucune façon à tel ou tel personnage argenté ou couvert de titres, à moins que, malgré cette charge sur les épaules, il ne soit un témoin pur d'une vérité nue. »<sup>2</sup>

Sous ce qu'il appelle « *le tissu des faits empiriques* », il s'attache à « *deviner l'action transcendante* ». Il vise dans chaque être le point fixe, immuable, celui que les mystiques musulmans appellent par respect le « *sirr* », le mystère, le lieu secret, où s'imprime la trace de l'unique vérité, la transcendante.

« *Le temporel déchiré par l'irruption de l'éternel* »<sup>3</sup> moment décisif, le seul, dans l'aventure d'un être, et telle fut la vie entière de Massignon. Quand le tissu des faits temporels se déchire, lorsque le ciel se brise et que les tombes sont bouleversées, alors rien ne demeure de la succession (les événements qu'enregistre l'historien, et qui est anecdote. L'être seul subsiste dans sa vérité nue.

Ainsi, le seul instant parfait, se suffisant à lui-même, c'est l'Heure (*Sâ'a*), celle du Jugement Dernier, « *sommaton finale des statuts de toutes les responsabilités encourues* ».

Selon l'Islam, le jour du Jugement est le « *yawn oud-dine* », jour de la religion, ou « *yawm al qiyâmat* », d'une racine « *qaama* » qui évoque l'idée de rectitude, se tenir droit, jour où toute action, tout être, sont redressés dans leur identité première.

Et la nuit avant la clôture du Ramadhan, jeûne pour le corps mais aussi retour à l'esprit de pauvreté, autre arrêt sur l'essentiel, où la vie se déleste pour un temps de l'accessoire, se libère du va-et-vient des apparences, cette nuit s'appelle aussi « *laylat ul-qadr* », nuit du destin ou du jugement, comme un prototype de l'arrêt suprême, au dernier jour. Dans cette nuit, la nature entière s'immobilise, comme au jour du Jugement, dépouillant sa vitalité animale ou végétale, pour demeurer un moment dans sa réalité ontologique. Ainsi l'Islam, voué de façon exclusive à la seule

---

<sup>1</sup> Coran LXXXII (Sourate dite de la rupture du ciel) ; versets 1-5.

<sup>2</sup> Le vœu et le destin », dans Structures et Libertés. Etudes carmélitaines.

<sup>3</sup> Toute une vie avec un frère parti au désert, Foucauld. 1959. Repris dans Parole Donnée.

transcendance, se situe hors de l'histoire, qui est incarnation, et apparaît comme en suspens entre une révélation prophétique et une promesse eschatologique.

L'histoire vient buter et se brise contre le jour du Jugement ; et le Coran dépeint les actions des hommes et des peuples se fracassant futiles contre cet absolu, comme une nuée de papillons ou des flocons de laine, enlevés par le vent.

Par son mépris de l'inessentiel, par son attente obstinée du terme final des choses, Massignon évoque celui qu'il s'était choisi comme un intercesseur et dont il refaisait périodiquement le pèlerinage à Hébron, Abraham, le père des traditions monothéistes.

Le Coran présente la conversion d'Abraham, qui commence par briser les idoles de sa tribu, puis se réfugie au désert. Il adore les étoiles mais, au matin, les étoiles disparaissent. Il invoque la lune, puis le soleil. Tour à tour, les astres déclinent. Et chaque fois revient un verset : « *Je n'aime pas ce qui passe* ». Il n'y a de réalité que transcendante. Elle s'affirme comme un au-delà des attributs, un au-delà de l'impermanent et de l'accidentel. Et l'homme ne se définit « qu'ordonné » à cet absolu car c'est cela seul est vraiment qui demeure éternellement. « *Je n'aime pas ce qui passe* », c'est la réponse d'Abraham, la réponse de Massignon.

Il est une phrase que Massignon a reprise et affinée dans plusieurs de ses écrits, comme s'il voulait serrer de plus près sa vérité personnelle : La personnalité définitive de chaque témoin c'est, du dedans, sa vocation, du dehors, sa destinée ; elle s'exprime du dedans par le vœu, elle s'exprime au dehors par le serment. »<sup>4</sup> Ailleurs, de façon plus ramassée, comme une devise pour sa vie propre : « La seule histoire d'une personne humaine, c'est l'émergence graduelle de son vœu secret à travers sa vie publique ».<sup>5</sup>

Le thème eschatologique s'enrichit ici de nuances particulières :

La fin s'identifie avec l'origine, la destinée se présente comme la répétition d un vœu.

D'après une tradition, la bague de Dieu s'imprimera sur le monde au jour du Jugement, fer sur la cire fondante. Le sceau portant l'image de l'univers se posera sur l'univers en fusion. Alors, l'image scellée coïncidera avec sa trace terrestre, le plein et le creux enfin reconstitués. Toutes scories brûlées, l'histoire rassemblée et reprise en main dans cet instant de décision, tout acte sera restitué à son intention et le festin extérieur de l'homme n'apparaîtra autre que la réalisation du vœu le plus intime.

Pour Massignon, le feu était passé de son vivant même à travers son existence. Peu de destinées ont été à l'extérieur, de manière aussi exacte et dans le tumulte même de l'action, ce qu'elles avaient voulu être, de l'intérieur, dans la dédicace de la conscience.

---

<sup>4</sup> *Un vœu et un destin : Marie-Antoinette, reine de France* dans « Lettres Nouvelles, sept.-oct. 1955 ». Pour mieux éprouver cette notion, qui lui est centrale, de la jonction entre le vœu et le destin, Massignon donne aussi l'équivalent allemand, *Gelübde und Schicksal*, du titre emprunté à une chantefable.

<sup>5</sup> Les Nuages de Magellan, Revue des études islamiques. 1961. Ibid.

Cette mise en équation du vœu et de la destinée, de l'intention et de la réalisation, rejoint un thème fondamental en Islam, dicté par la reconnaissance inconditionnée de l'absolue transcendance de Dieu. Lui seul agit. Il n'appartient pas à l'homme de façonner les causes et les conséquences. Mais si les causalités lui échappent, le domaine propre à l'homme est celui du vœu « *niyat* » ou de l'intention pure « *ikhlas* »; pensée dédiée, rendue signifiante par l'intention droite ; acte qualifié, chargé de responsabilité humaine par le vœu. Chaque geste peut être orienté, recevoir son statut « *bism 'Allah* » au nom de Dieu, ou se trouver détourné des fins, déboussolé. La prière elle-même est d'abord une orientation vers un lieu dont la Mecque n'est que la trace terrestre. Elle commence par la déclaration d'intention ou *niyat*. De même le dernier mot est le souhait adressé au voisin dans la prière, que son vœu soit exaucé. Autre analogie, la phrase arabe, toute en propositions principales, évitant les subordonnées, ne pose que rarement un fait comme cause ou conséquence d'un autre. Elle prend contact avec l'idée comme avec l'événement par ce qu'il a d'abrupt. Le lien des choses, ce n'est pas à l'homme de le dégager, Les langues européennes au contraire sont celles de l'appréciation individuelle. Les modalités de cause et de temps font que la perception du fait s'y double toujours d'un jugement de valeur porté par le sujet. Inductions et déductions s'imbriquent et la pensée s'arc-boute sur les circonstances du discours. La phrase arabe, avec ses propositions principales juxtaposées, demeure ouverte, comme à claire-voie, tout comme la mosquée reste à ciel ouvert, tout comme l'écriture arabesque est une trajectoire, jamais posée, fulgurante, vite interrompue, sans cesse reprise. De même la notion islamique du temps si finement analysée par Massignon. La doctrine originale est celle du « *renouvellement de la création en chaque instant* », l'actualité de l'éternel vivant tout entier dans l'instant même. Tout geste frémit encore du bruissement du premier jour, mais il reste, dans sa nouveauté même, un écho d'éternité.

Chaque seconde est libre de toute autre. Elle est mûre et gorgée, jusqu'à en craquer, de toutes les promesses et de toutes les menaces. Une conception linéaire du temps et de la causalité est donc inadmissible. Le temps, comme la parole humaine, comme la mosquée, ne peut être achevé que dans la pensée de Dieu et, comme le destin de l'homme, ils restent toujours ouverts au possible.

Dans cet évanouissement des apparences, c'est l'intention droite qui empêche l'action d'être une gesticulation de somnambule. C'est au sens le plus fort que l'intention vaut plus que les effets. Il ne s'agit point là, on s'en doute bien, de subjectivisme ou d'une forme quelconque de relativisme psychologique, d'un recours à la « *bonne volonté* » contre les coups du sort. Non, c'est dans l'absolu que le vœu apparaît comme la décision humaine par excellence, chargeant l'acte de responsabilité, et le confiant, ainsi revêtu de signification, au jour du Jugement.

Massignon retrouvait spontanément l'un des archétypes de la tradition musulmane, dont il faisait une règle de vie.

Chez lui, le vœu et sa réalisation dans les actes étaient soudés à vif sans liens intermédiaires. Il se trouvait situé sur cette ligne, indiscernable pour celui qui s'attache aux seules idées ou aux textes écrits, mais pourtant si évidents quand on rencontre l'homme vivant à la frontière entre la pensée et l'action. En ce lieu, l'action la plus intense devient aussi transparente qu'une prière ; mais en revanche l'intention la plus pure a la violence d'une passion. « *Homme de prière et de désir* », c'est en

effet la formule la plus dense que l'on ait appliquée à Massignon, mais à condition de fondre prière et désir dans une seule et même expérience.

La vie de Massignon fut un échange perpétuel entre le passé assumé comme un voeu, le présent vécu comme action politique et l'au-delà conçu comme éternité dans la justice. Cette union, dans le témoignage d'une existence, de la vérité, de l'action vécue et de la justice, peut s'exprimer en un mot arabe unique, celui de « *haqq* ».

« *Al haqq* », « *al haqiqa* », ces termes reposent sur la racine sémitique trilitère HQQ. Cette racine signifie la vérité, non pas une vérité dans l'abstrait mais celle de la création, celle qui fait vivre. Elle signifie aussi réalité, une réalité qui ne serait pas de fait brut mais qualifiée et comme couronnée par la justice. Vérité agissante, qui fait vivre, mais également vérité juste, qui fait espérer, telle est la triple charge du mot qui se trouve à l'origine même de la réflexion de Massignon sur l'Islam.

En effet, dès les travaux préparatoires à sa thèse sur al-Halladj, Massignon pressent qu'avec la locution « *Ana al Haqq* » « Je suis la vérité », signifiant l'union mystique, qui devait conduire Halladj au supplice, il est au seuil de la découverte. Double découverte, qu'il s'agisse de reconnaître l'autre, c'est-à-dire l'hôte que sera pour lui l'Islam, ou de se retrouver soi-même. Depuis la communication sur « *Ana al Haqq* », faite au Congrès des Orientalistes d'Athènes en 1912, qui sera l'une de ses premières manifestations publiques d'islamisant, jusqu'à sa monumentale thèse de 1922, reprise et remaniée sans cesse, la méditation sur le thème du *haqq*, partie d'une recherche scientifique, devint l'exercice spirituel de toute une vie. Mais, par un choc en retour, il est arrivé aussi que l'expérience vécue, au niveau du quotidien et même de l'anecdote, ait renvoyé à ce thème. Ainsi, la colombe qui lui avait été offerte à Bagdad, à son premier voyage en Orient, et qu'il avait refusée, en un geste d'impatience au vendeur. Quelque temps plus tard, à l'époque de sa conversion spirituelle, malade, fiévreux de paludisme, il suivait les feux du soleil contre le plafond de sa chambre, comme un « *friselis de lumière* » et entendit des colombes au dehors qui roucoulaient pour lui le mot *haqq, haqq*. L'objet du refus devenait l'instrument de l'adhésion à la vérité soudain perçue.

Un cas fortuit atteint par ricochet le thème de méditation intérieure. Mais cette rencontre la plus simple est vécue dans l'absolu et la colombe y vit et palpète dans le mouvement du premier jour de la création. C'est ainsi que Massignon posait son regard sur les choses non pour les transmuier dans une réalité autre mais pour les rétablir dans leur propre réalité essentielle.

La triple signification du mot « *haqq* » peut ouvrir autant d'accès à la personnalité de Louis Massignon : homme de Vérité, savant, homme d'action, homme de justice, par la foi, la prière et la compassion.

Le savant tout d'abord puisque le titre de professeur au Collège de France était le seul qui suivit régulièrement son nom, dans ses articles et communications. Il n'y avait certes la aucune prétention académique mais la simple reconnaissance d'un certain statut d'enseignant.

L'enseignement portait le nom de « cours de sociologie musulmane ».

Professeur déconcertant pour l'étudiant qui le découvrait dans l'étroite chambre de la rue Monsieur, recouvert d'un manteau de bédouin rugueux, comme enveloppé d'une cape de bure. Moine ou prophète plutôt que professeur. Moine soldat plutôt reconnaissable à quelque chose d'incisif, de fringant dans le ton, la voix martelée, parfois sifflante, et dans l'allure ; et le sabre était resté longtemps suspendu au recoin de la bibliothèque. L'étudiant venu chercher des directives pour des recherches spécialisées voyait s'ouvrir, comme un gouffre devant lui, le monde de la connaissance. à travers un monologue prenant appui sur *Hallâdj* mais aussi Jeanne d'Arc ou Marie-Antoinette ou simplement le dernier traquenard politique qui prenait soudain une dimension et une dignité métaphysiques. Il lui semblait avoir été entraîné fort loin du sujet de sa visite. En réalité, ce loin où Massignon nous entraînait c'était le dedans de nous-mêmes. Cette fulguration, qui nous brûlait alors, était devenue pour lui l'état le plus naturel de sa vie. Il parlait sans se projeter vers son interlocuteur, la tête souvent tournée de trois quarts, avec l'expression de celui qui écoute et, en fait, il semblait écouter une voix qui le traversait. Sur le visage, un sourire de jubilation intérieure jusque dans l'indignation, qui était fréquente.

« Cours de sociologie », autre formule déroutante pour tous ceux qui voyaient d'abord en Massignon l'interprète d'al-Hallâdj, martyr de l'amour divin, ou l'auteur du « Lexique technique de la mystique musulmane ». Et pourtant, cet attachement aux mouvements d'artisans et d'ouvriers, depuis les corporations jusqu'aux syndicats modernes, l'intérêt pour l'organisation du travail, des cités, des marchés, le désir de participer par l'analyse et la compréhension autant que par l'action et le témoignage aux transformations politiques du monde musulman, tout ceci était proclamé dans le titre même de son cours, « sociologie musulmane » auquel il demeura fidèle.

Professeur au Collège de France, Massignon l'était aussi par l'idéal humaniste, remontant à la Renaissance, dans lequel le classicisme grec et latin se trouve élargi par la connaissance des langues sémitiques. C'est à une époque relativement récente qu'une formation classique étriquée a opéré la disjonction.

De même qu'il refusait cette rupture, Massignon refusait de disjoindre ce que la vieille tradition humaniste de l'enseignement oriental appelait « les trois langues », c'est-à-dire l'arabe, le persan et le turc. Il est aujourd'hui fort peu d'orientalistes qui restent fidèles à cet idéal. De plus en plus, la spécialisation des disciplines, le cloisonnement des philologies, l'historicisme linéaire ou bien encore des regroupements qui empruntent à la seule géographie physique ou économique comme les « *area studies* » viennent remplacer l'approche plénière qui était celle de Massignon. Cette approche était seule à correspondre à la volonté, souvent diffuse et instinctive mais opiniâtre, des peuples musulmans, de maintenir entre eux des liens d'unité, en tout cas d'affinité spirituelle, contre les intérêts économiques ou politiques qui s'efforcent de les dissocier. Ces forces de dissociation viennent du dedans comme du dehors. Combien de fois Massignon a-t-il rappelé aux Arabes eux-mêmes, et je cite ses propres paroles : « *Que l'Islam était un faisceau de réalités culturelles plus puissantes que l'ethnie* ».

Contre les provincialismes régionaux, contre les intérêts de castes, de clans ou de partis, contre l'idolâtrie nationaliste, Massignon était l'homme de l'universel. Tout en goûtant les saveurs des civilisations dont il était un connaisseur jusqu'à l'âme, ce qu'il recherchait, dans chaque peuple comme dans chaque aventure individuelle, c'était l'universalité de son témoignage. Pour lui, l'Islam avait un témoignage

universel à donner. D'où l'importance dans ses travaux de ce qu'il a nommé la recherche des « invariants » qui font la permanence et l'actualité de ce témoignage. Parmi ces invariants figure, en premier lieu, la langue arabe. Membre des académies du Caire, de Damas et de Bagdad, Massignon a milité pour l'arabe classique contre les tendances à lui substituer des formes dialectales. Il ne voulait pas seulement défendre un moyen de communication entre les peuples arabes qui dépasse aujourd'hui de loin le monde arabe lui-même. Mais il a démontré que la langue arabe, par la fermeté dans les structures jointe à la souplesse de permutations qu'autorise le système des racines trilitères, restait comme elle le fut jadis un instrument de connaissance scientifique. En même temps, grâce à sa fidélité aux formes originaires, par sa rigoureuse pureté grammaticale « *le mot reste perpétuellement lié à la source toujours vive du sens fondamental* ». Ainsi, la langue arabe lui semblait le prototype d'un classicisme autre que le gréco-latin, ouvert à la transcendance et capable de porter une révélation. Cette alliance du rationnel et du sacré lui apparaissait comme l'apport original de la langue arabe et sa valeur exemplaire toujours actuelle. « *Le double caractère de l'arabe, langue de l'apostolat religieux de l'Islam et langue de transmission laïque des disciplines scientifiques, lui a fait jouer un rôle civilisateur prépondérant qui est loin d'être terminé, dans l'évolution culturelle de deux continents, l'Asie et l'Afrique.* »

L'Asie, l'Afrique. Massignon fut parmi les premiers à porter son regard d'une part vers l'Islam africain, de l'autre vers l'Islam indien, celui de l'Asie centrale et de la Chine, et cet Islam maritime, malais et indonésien, des navigations orientées par les « *nuages de Magellan* », avec des navires dont les figures de proue évoquaient cet autre thème cher à Massignon, les dormants d'Ephèse.

Alors que la plupart des spécialistes se fixaient sur le Moyen-Orient, Massignon pressentait déjà les déplacements à venir dans les centres de gravité du monde musulman. Les « *Annuaire du Monde musulman* », bourrés de faits et de statistiques, sont les tableaux de bord de ces déplacements. L'importance que devait prendre l'Islam en Afrique et en Asie était bien discernée. Cependant, Massignon refusait la notion pauvrement négative d'un tiers-monde afro-asiatique qui ne se définirait que par son aliénation. Le fait de ne pas appartenir à la civilisation technologique et mercantile sinon comme objet n'était pas la caractéristique essentielle. Le monde oriental actuel ne figurait pas un Occident en creux. L'essentiel était ailleurs. Il ne consistait même pas dans la masse démographique ou le riche potentiel économique, facteurs pourtant de puissance contemporaine. L'essentiel était dans une culture, classique et universelle, originale et maintenue dans son authenticité malgré toutes les déchéances. Loin d'être des nations prolétaires, ces peuples étaient profondément enracinés.

En 1907, rencontrant un débardeur, Massignon lui demande s'il est Yéménite ou Somalien. L'homme lui répond : « *Ana Muslim*. Je suis Musulman ». Au lieu de s'enfermer dans son ethnie, il s'affirme dans sa dignité de croyant. La parole simple du débardeur, repensée et reconstruite, traverse l'oeuvre de Massignon.

En faisant valoir l'Islam comme réalité spirituelle et culturelle, unifiante et supranationale, Massignon rencontrait par son inclination propre les constantes majeures du monde musulman.

Ainsi la méthode de recherche s'est démontrée, par la richesse des résultats obtenus, parfaitement adéquate à son objet. Par ses recoupements constants entre les langues, les traditions, les arts arabes, turcs, iraniens, la fouille jusque dans les interstices des civilisations différentes mises en présence par l'Islam, la découverte d'obscurs cheminements dans les folklores, la vérification par les textes avec une rigoureuse minutie de philologue, l'étude des sciences et des techniques, le sens aigu des formes, il couvre et unifie le plus vaste domaine de recherches qu'ait connu l'islamologie moderne.

Son oeuvre sur Halladj, avec un luxe de vérifications et de preuves, trace l'itinéraire spirituel d'un être et, tout à la fois, reconstitue avec une précision érudite la société d'une époque, les conflits de pensée et les intérêts politiques qui se liaient dans la Bagdad de ce temps. Son « Lexique technique de la mystique musulmane » contient en germe une théorie générale des langues sémitiques. Il est aussi un ouvrage historique car on sent se profiler, derrière l'ouvrage de philologie, les rivalités des écoles de Koufa, de Basra.

Sur la méthode scientifique, encore un mot de lui : « *L'œil de l'homme de science doit être simple et pur* ». Cette simplicité, cette pureté lui ont fait aborder les textes tels qu'ils étaient, sans projeter sur eux des normes et critères étrangers à la civilisation qu'il étudiait, en hôte plein de respect. Je pense au regard de Louis Massignon. Regard clair, venu d'ailleurs et qui allait au-delà, qui semblait le traverser lui-même de part en part, comme s'il était seulement le prisme où passait la lumière. Cet œil avait bien l'objectivité du savant car l'objectivité n'est qu'un autre mot moins pur pour désigner cette simplicité. Mais je pense à un autre regard de Massignon. Sur une de ses dernières photographies, prise je crois au pèlerinage de Bretagne, il écoute un jeune Musulman des Comores, auprès de lui, qui lit le Coran. Il écoute les yeux fermés et tel est le repos de ce visage fatigué qu'il paraît dormir. Comment imaginer Massignon ainsi endormi, lui le grand veilleur, le grand jeûneur. Mais il a les yeux fermés. Pourtant ces paupières closes regardent et percent autant que des yeux grands ouverts, tant est violente l'intensité de son attente en écoutant la prière. C'est ainsi qu'il m'apparaît maintenant, dans l'attente du Jugement et de l'éternité, cette attente qu'il avait déjà commencée dans sa vie.

Cet homme d'étude et de prière est un homme d'action. Tendue et orientée par le voeu intérieur, la pensée ne déchoit pas dans l'action ; au contraire, elle s'y purifie. L'exemple est donné par Gandhi : « *La pensée de Gandhi m'apparaissait comme une pensée de justice, mais vivante, un désir efficient de se purifier et de purifier les autres en entrant en action ; sa pensée pénétrait, nue d'une nudité ascétique, dans la boue d'un monde de péché et d'ordure. Si rectiligne qu'aucun piège ne pourrait la fausser*<sup>6</sup> ». Non pas souillure mais baptême, l'action fut, sa vie durant, pour Massignon une ascèse spirituelle. Car le risque le plus sournois, le lieu où selon l'Islam, Satan se tient en embuscade, c'est le repli du juste dans l'engourdissement de sa bonne conscience. Or, la vérité ne se tient pas en relégation. Elle est conquérante et, à son choc, dit le Coran, le mal se fracasse. Louis Massignon l'a écrit en traitant de l'Islam : « *Le Coran n'est pas un code muet fait pour les archives, mais un témoignage oral qui hurle quand on l'avales*<sup>7</sup> ». C'est ainsi que Massignon vécut sa propre foi.

---

<sup>6</sup> *L'exemplarité singulière de la vie de Gandhi*, dans *Esprit*, janvier 1955.

<sup>7</sup> *L'Islam et le témoignage du croyant*, dans *Esprit*, septembre 1953.

En pénétrant jusque dans la boue, la pensée juste, loin de se compromettre, se ressaisit en elle-même trempée dans l'ascèse du témoignage.

Non seulement témoin mais acteur passionné, têtu, exigeant, il rue dans les stratagèmes de la politique de pouvoir : depuis l'entrée à Jérusalem aux côtés de Lawrence, en 1917, dans la mission Sykes Picot, jusqu'à la recherche du martyr dans la même Jérusalem, aux dernières années de sa vie, quand il se rendait volontairement aux lieux les plus exposés à la fusillade. L'ascèse du témoignage spirituel s'accomplit jusqu'à son terme, dans le sacrifice, le même mot arabe désignant le témoin, le martyr et celui qui fait la profession de foi : « *shahid* ».

Jérusalem, ville du jour de Jugement, vers laquelle la prière musulmane, jusqu'alors orientée vers la Mecque, doit retourner à la fin des temps, quand Jésus reviendra, pour le dernier rassemblement et la résurrection de tous les croyants. « *Jérusalem, le seul point d'insertion, d'application du spirituel dans le temporel et la géographie.* » « *Pour les chrétiens, la Terre sainte n'est pas une villégiature archéologique, c'est la patrie des âmes, même avant la mort*<sup>8</sup>. »

Peu d'hommes ont parlé de la mort avec le même naturel. Certains des textes les plus simples et les plus directs sur la mort sont de lui. Parce que ce regard, fixé sur l'au-delà, se trouvait d'avance ajusté, à niveau exact, dans une relation de familiarité avec la mort. « *Nous mourons et nous vivons* » dit le Coran. Sur quoi je me rappelle un savant traducteur en français, exégète du Coran, invoquer la classique erreur de copiste pour rétablir la lecture : nous vivons et nous mourons. Pour Massignon comme dans le Coran la mort vient d'abord et c'est alors seulement que triomphe la vie. Et dans la citation c'est la patrie des âmes, même avant la mort soulignons ce même superbe de Massignon. Il était naturel que cet homme arrive à faire du thème de la mort le support de sa plus constante méditation : la mort non seulement acceptée, mais choisie, voulue et cherchée comme pour Halladj, pour Foucauld, pour Gandhi. Non pas suicide, qui dérobe à Dieu, car la vie est pleine et doit être vécue pleinement, mais transfiguration d'une existence par le sacrifice. Là encore, c'est al-Halladj qui parle : « *Tuez-moi donc, c'est dans mon meurtre qu'est ma vie* ».

Massignon parle à son tour : « *L'idée de sacrifice est d'une beauté éternelle ; la vocation mystique vraie ne peut que donner au désir divin de l'âme restante une réponse de mort : la mort devenant l'issue triomphale d'une espérance de duel intérieur de l'âme amoureuse avec Dieu qui se dérobe.* »

Le témoignage quotidien d'ascèse dans l'action fut donné sous forme de démarches, pétitions et multiples démêlés avec les pouvoirs publics dans les affaires d'Afrique comme d'Asie, du Maghreb comme de la Palestine. Ce serait une insulte à la mémoire de Massignon que de ne pas évoquer le visiteur des prisons ou bien encore ce professeur au Collège de France allant donner des leçons d'alphabet arabe aux enfants Nord-Africains des bidonvilles. Même dans son oeuvre de savant on retrouve sa prédilection pour l'homme en procès, pour l'homme en supplice. Non seulement Halladj mais cette attirance qui pourrait sembler curieuse pour tous les mouvements marginaux, les Kharijites, les Qarmates, les Nusayrîs, pour toutes les sectes qui peuvent sembler quelque peu hétérodoxes, non par goût de l'hétérodoxie,

---

<sup>8</sup> *La Palestine et la paix dans la justice*, dans Dieu vivant, 1948.



mais par goût des minorités, par goût de la vérité personnelle au nom de quoi un individu seul est prêt à se sacrifier. Aux miséreux, aux prisonniers, aux poursuivis Massignon donnait sa compassion. Mais la compassion n'était pas pour lui une commisération charitable dans laquelle pourrait se mêler un pardon qui ressemblerait à l'oubli. C'était une compassion exigeante qui entraînait l'autre, un sursaut au-dessus de lui-même. Massignon compatissait non pas avec la déchéance mais avec ce que, même dans la déchéance, un homme recèle, de promesse d'éternité, et porte en soi de possibilités d'être. On retrouve avec la sympathie pour l'hétérodoxe et le minoritaire, un autre sujet proche au coeur de Massignon, celui des personnes déplacées, que je voudrais relier à cet autre thème cardinal, du pèlerinage. Le pèlerinage est d'abord un retour au centre. Il ne paraît excentrique comme déplacement, que pour celui qui le regarde avec des yeux de chair. Mais pour les yeux de l'esprit, celui qui se rend à Jérusalem, à la Mecque, à Bénarès, au Vieux Marché, à Éphèse, que fait-il sinon abolir la distance en venant se situer dans un point crucial, intériorisant, qui résume en soi tout espace ?

De même que la veillée abolit le temps, que le jeûne réprime la chair, le voyage du pèlerin transmue l'espace en fixité, lui attribuant un point central où le mouvement se convertit dans la contemplation du but atteint où l'espace vient se rassembler en un lieu unique. La personne déplacée est le contraire du pèlerin. C'est celui qui se trouve arraché de son centre, déraciné et poussé vers la périphérie. Mais la personne déplacée, l'émigrant revêt une autre qualité, qui est celle du nomade, d'Abraham quittant la ville des idolâtres. Ce nomade est celui qui a rompu ses attaches, perdu le contingent, perdu le souci de border sa ferme, de défendre son terrain, celui qui se trouve restitué dans l'espace a cette liberté qui est la liberté du jeûneur, allégé de son corps, du veilleur ayant immobilisé le temps. Le nomade par excellence, c'est l'émigrant, la personne déplacée. Dans son exil même est son salut. Il est projeté hors de son foyer. Mais libre, il se trouve rejeté vers l'autre foyer, interne, dont rien ne pourra le dessaisir. Là se forme la possibilité d'un autre pèlerinage. Pèlerinage intérieur. En cette double qualité, de nomade par excellence et de pèlerin vers l'intérieur, l'exilé est celui auquel l'hospitalité est due. Dans la maison qui l'accueille, sa liberté même sera le foyer qui réchauffera pour un temps ses hôtes. Le devoir d'hospitalité restera pour Massignon l'un des sujets de réflexion préférés. Le thème de la fuite au désert, celle d'Abraham, celle d'Agar et d'Ismaël, celle de Marie, vient s'infiltrer dans le sentiment du jeûne et de la prière. Le jeûne est silence, il est désert de la chair. La prière est silence et désert de la raison. Elle est cette migration de l'âme vers elle-même où il n'y a plus question ni discours, à peine la parole, où la parole se borne à être oraison.

Un jour, une enquête avait été faite auprès de quelques écrivains catholiques et le questionnaire portait : 1. Le sens du mot « Dieu » ; 2. L'expérience du divin. Louis Massignon a commencé en disant : « *Je vais renverser la question* ». De fait, il lui arrivait bien souvent de commencer par renverser les questions. Il dit : « *L'expérience vient d'abord et le sens du mot « Dieu » nous pourrions essayer d'en parler plus tard, mais la découverte précède la théorie, la commotion précède la dénomination.* » Et il écrit : « *Quand on repense au passé, conversations et lectures, c'est comme une marche de nuit, nuit pleine d'incompréhensibles embûches. Mais nous y avons vu passer de temps en temps un éclair, un maître mot a tonné sur nous, forant en nous une source pure, une certitude —c'est cet éclair qui est tout* ».

Le derviche poète Djalal oud-Dine Rumi lui avait déjà répondu : « *Ce que je veux c'est une brûlure du Cœur — c'est cette brûlure qui est tout* ».

Massignon renvoyait chacun à sa propre expérience du sacré, mais au point le plus profond d'intériorisation, dans ce point central où se porte la brûlure du divin. Cet homme ouvert à toutes les expériences religieuses n'était pas un homme de syncrétisme. Aucune compromission, pas de tièdes fadeurs : la brûlure. C'est en brûlant ce que chacun a d'accessoire et de superflu et non pas en essayant de noyer le tout dans une expérience partagée diffuse que Massignon proposait la compréhension mutuelle des religions. Un baptême par le feu et non un baptême par l'eau. De même pour l'appréciation des cultures, ces lignes parmi les dernières qu'il ait écrites : « *Approfondir davantage cette compassion fraternelle entre esprits orientés vers une étude scientifique congénitale de la pensée philosophique et artistique de l'Orient et de l'Extrême-Orient* ». Pas d'appropriation conquérante des idées d'autrui, pas d'identification imitatrice non plus, mais la compassion fraternelle, et l'on sait le sens fort que Massignon donnait à ces mots.

Ainsi, Massignon a prié sur les lieux saints de la Chrétienté, de l'Islam, du Judaïsme, mais aussi du Bouddhisme et du Shinto avec la même intégrité de l'âme.

Combien de tombes visitées par lui figurent et reviennent dans son œuvre : la Cité des morts au Caire, la tombe de Charles de Foucauld, celles de Gandhi et d'Iqbal, tant d'autres. Pourquoi cet attachement à certaines pierres chez cet homme qui était le moins idolâtre du monde ? Il l'a dit, encore une fois en se référant à son expérience de l'Islam : « *Ce que le visiteur musulman cherche et vient trouver, dans les cimetières, c'est la contemplation des Fins, l'apocalypse irrévocable, la Paix du Seigneur dans ses sanctions, en bien comme en mal. Non plus cette attente angoissée qui pèse avec de hautes enceintes dans nos cimetières laïcisés d'aujourd'hui. Là on pénètre dans un autre espace et un autre temps que ceux de la vie normale : dans le définitif<sup>9</sup>* ». Ailleurs, et plusieurs fois, il écrit : « *Nous évoquons, avec le mort que nous visitons, une perspective d'éternité dans la justice* ». Nous voici revenus au point de départ de notre réflexion sur Massignon, le sens du jour de Jugement. Le cercle se referme. Le témoignage vécu par l'être Louis Massignon rejoint la vision apocalyptique du texte sacré, placé en exergue. « *Une vie significative, une expérience humaine totale où des allusions pleines de substance sont proférées, alliées à des exemples d'héroïsme, peut faire poindre chez d'autres le désir et le secret d'une sublimation réelle de notre misère commune, et peut-être n'y a-t-il pas d'autre chose à léguer.* »

Je pense à ces prières sur les tombes que j'ai pu faire à ses côtés, au Caire, à Bagdad, à Lahore et jusqu'au Japon. Alors que Massignon était en oraison silencieuse, je récitais la Fatiha, la prière que le Musulman lit sur les tombes, la Fatiha, qui est adressée à Dieu en Son Nom de « *Malik yawm ed-dine* », Seigneur du jour du Jugement. Je me rappelle cette visite à Tokyo, dans la nuit noire, trouée de fanais agités et de cris de chiens soudain réveillés, aux tombes des « Samourais », qui s'étaient sacrifiés par fidélité à leur seigneur. Après ce fut le pèlerinage commun à Isé. Je songe à cette rencontre de Bagdad, que je quittais alors qu'il arrivait. Il n'était pas attendu, n'ayant annoncé sa venue à personne. Aucun moyen de transport. Il allait sur la tombe d'al-Hallâdj. Je lui demandais s'il était

---

<sup>9</sup> *La Cité des Morts au Caire*, dans les Mardis de *Dar al Salam*, 1958, repris dans Parole Donnée.

possible de lui procurer une aide, un transport. Il me répondit doucement : « *Il est des lieux où l'on ne peut aller qu'à pied, en toute humilité* ». Je le vis s'éloigner, prendre la longue avenue de l'aérodrome, sous un soleil accablant, très droit dans son costume de serge noire.

Je lui dédie pour finir ce « *hadith qodsi* ». Le hadith est le récit qui transmet la tradition du Prophète. Le hadith qodsi est l'inspiration, en forme de prophétie, d'un maître mystique transmise par ses disciples.

Dans cette ancienne tradition, Dieu parle et ces paroles sont pour Massignon, qui les aimait, comme elles sont pour Mansour al-Hallâdj :

« Celui qui Me cherche Me trouve.  
Celui qui Me trouve Me connaît.  
Celui qui Me connaît M'aime.  
Celui qui M'aime, Je l'aime.  
Celui que J'aime, Je le tue  
Celui que Je tue, c'est Moi-même qui suis sa rançon. »